

## Catégorie A – Douce nuit...

Il est vingt-trois heures. Tout ce à quoi j'aspire, après une journée austère derrière un bureau dévoré de papiers et de chiffres, c'est au silence de ma petite maison vide et grise de Haute-pierre, à mon petit film hebdomadaire saucé d'un repas italien commandé sur Uber Eats, à mon lit douillet : dormir, longtemps...

J'arrive place Broglie pour emprunter le tram, ce moyen de transport divin qui m'évite chaque soir quinze minutes de marche. L'un des trams C passe justement à côté de moi en poussant un horrible cri, celui de l'insupportable crécelle, manquant également de m'écraser au passage.

C'est en le suivant des yeux que je me rends soudainement compte de la présence de tous ces imposants chalets sur la place. C'est vrai, le marché de Noël... J'inspecte ma montre tactile par deux fois : alors comme ça, nous sommes déjà le 6 décembre ! Ce qui signifie, en revanche, qu'il n'y aura pas de tram avant notre cher Homme de fer... Il va me falloir marcher trois minutes de plus ! Non, c'est bien trop difficile : après ma longue journée, je suis tout bonnement exténué. Et puis cela ruine ma routine, c'est insupportable...

Une trentaine de chalets, des tables pour manger et des centaines de personnes... Tous les horizons... Toute forme... Toute taille... Le marché de Noël est peut-être encore le seul lieu où la majorité des personnes osent se mélanger... C'est ce que je me dis... Décorations de Noël, bougies artisanales aux huiles essentielles, choucroute, saucisses de Strasbourg au Munster, petits santons... C'est décidé : je vais prendre un mince verre d'alcool et un *bredele* en guise d'apéritif puis, revigoré, je reprendrai ma route jusque chez moi, et voilà tout !

Bientôt, j'arrive devant un étrange chalet, sur la devanture duquel des runes ont été gravées, comme s'il s'agissait d'un antique sanctuaire. Là, je reconnais Fehu, et ici Ehol. Au sommet du chalet, un nain qui me fait un doigt d'honneur en souriant, une choppe dans l'autre main. Je me détourne bientôt de cette décoration pour acheter un verre en plastique vert et son vin chaud, et tout boire d'une traite. Et je me sers de nouveau en silence, au milieu de la foule bruyante...

Mon verre à la main, je m'approche de la mairie de quartier pour écouter de *tendres* enfants chanter. *Tendres...* C'est le terme attendu. Pour l'occasion. *Douce nuit, belle nuit, tendres enfants, mignons angelots...* Le règne du sucré. Qui d'un voile recouvre, pour un soir, l'univers du laid... Je déchiffre le nom d'une chorale sur une bannière projetée sur les colonnes de l'imposante mairie : Maîtrise de l'Opéra national du Rhin. Plus les sonorités sont aiguës et plus le temps passe, et plus je commence à souffrir d'un vigoureux et soudain mal de ventre. À vrai dire, le vin chaud n'était pas le plus judicieux des choix, me contenter d'un chocolat chaud aurait mieux valu... Peu à peu, le chant de Noël alsacien me fait tourner la tête : c'est si envoûtant ! Ces enfants, ces adultes de demain, ils sont la voix de la raison ! La raison ? Je déraisonne... Ce n'est pas la raison que j'entends... Comparables à des anges, ces enfants... ce sont encore les seuls êtres purs sur cette triste planète Terre...

Mais maintenant, voilà qu'un mal de tête fulgurant me transperce : la philosophie n'est jamais bonne pour l'esprit. Très vite, le mien s'envole, et le voilà au ciel ! Je regarde avec intérêt le monde qui m'entoure, usant mes yeux qui voient déjà flou : d'abord, la foule, partout, puis les chalets, derrière, enfin, la mairie, devant, avec toute sa décoration, ajoutée à l'occasion de la joyeuse et douce fête qu'est Noël. Et quelle décoration ! Je vois là un grand sapin vert foncé dont la majorité des

épines sont déjà tombées, ce sapin rempli de pommes rouges, jaunies, et surmonté d'une étoile orangée. Et sur les colonnes et les balcons de la mairie, des couronnes de Noël gonflées de pommes fatiguées, qui pourrissent doucement. Mais ce qui me frappe surtout, ce sont ces beaux vitraux, installés pour l'occasion, ces huit grands vitraux majestueux sur lesquels on aperçoit successivement Saint Nicolas, le Père Fouettard, une femme conduisant un âne, un Roi Mage... Et l'ensemble est de rouge et d'or.

Peu à peu, le chant m'emporte, et m'enivre. Des sons d'ambiance... Des bêlements d'âne, un tintement de clochettes, j'ai l'impression d'être au paradis... Mais il faut que mon esprit, gorgé d'alcool, me fasse tourner la tête à une vitesse folle... Je délire, peut-être ? J'aurais presque envie de me recroqueviller contre l'un de ces sapins posés là, dans une étrange solitude, et de m'endormir au milieu de toute cette foule qui observe les enfants postés sur le balcon de la mairie. Il me semble que je suis étendu sur le sol, que je dors...

Un conteur commence à raconter l'histoire du Père Fouettard : « Il était une fois un grand méchant boucher... » Plus il parle, plus ma tête tourne. Tout bouge autour de moi, même les vitraux de la mairie. La voix du conteur commence à changer de ton. Elle devient plus grave, plus sourde. C'est que je n'entends plus rien, j'ai l'impression d'être un sourd. Mon dieu, mais suis-je fou ?

Mon horloge interne sonne vingt heures. À moins que ce ne soit la cathédrale Notre-Dame ? Je regarde devant moi avec difficulté et... ah ! Ce que je vois n'a plus aucun sens et il ne peut s'agir que d'hallucinations ! Voilà que le Père Fouettard, bien installé dans son vitrail, se met à faire claquer son martinet, comme s'il attendait qu'une âme impudente soit punie. Et là, la femme et son âne quittent leur vitrail, ils sautent de celui-ci et viennent toucher le sol. Bientôt, ce sont les personnages de tous les vitraux qui s'animent et sortent de leurs tableaux, comme si ceux-ci ne leur convenaient plus : de Saint Nicolas aux Rois Mages en passant par ce renne au nez rouge, qui s'enfuit immédiatement, au loin, au grand galop ! Saint Nicolas et Fouettard, de leur côté, partent en direction de la foule, l'un tenant sa crosse rouge et or, l'autre son martinet noir...

Et la femme, sans prêter attention à tous ses camarades, descend lentement de son âne, solennelle, et s'approche bientôt de moi, qui, pris de peur, recule... Je trébuche, terrorisé par cette entité qui ne peut être qu'une invention ridicule de mon esprit déraisonnable. Mais la femme s'approche toujours et me tend bientôt la main avec un sourire réconfortant...

Je prends la main qu'elle me propose, irrésistible, et me relève péniblement. Je me sens beaucoup mieux, soudainement, quoique je voie désormais si flou... J'aperçois tout de même ses traits avec toujours plus de précision : de près, elle est bien plus ravissante que sur ce vitrail aux couleurs uniques, qui gâche ses plus beaux attraits. Elle est même ravissante, flamboyante, elle et ses beaux yeux marron, dans lesquels on pourrait se perdre en y regardant trop longtemps. Elle porte un voile léger, transparent, presque invisible, et qui s'envole à chaque instant, tel l'air qui parsème cette terre. Une vieille étoffe de soie bleue lui entoure également le cou et descend cacher le côté gauche de son torse.

Le conteur parle toujours, derrière nous, mais plus personne ne l'écoute. Je perçois toutefois un son léger, bizarre, quoique je n'y prête pas attention...

Cette personne pleine de magnificence me regarde avec les yeux d'une morte. Elle ne dit rien. Quelques secondes passent et, bientôt, elle se détourne avant de contempler ses camarades : Saint Nicolas distribue désormais des cadeaux à deux ou trois heureux élus dans la foule tandis que son acolyte emporte tous les autres dans un sac qui me paraît être sans fond. Il les prend par dizaines, et ils hurlent et ils s'acharnent, mais que faire face à ce monstrueux personnage ?

Puis se retournant vers moi, la femme soupire doucement, si doucement que je peine à l'entendre. Et, soudainement, comme par magie, elle se met à parler, un murmure : « Vous m'attristez, Cyriaque. Moi qui de mon temps ai tout fait pour rendre le monde meilleur, vous voir ruiner votre courte vie pour le triste métier que vous faites, pour ce quotidien morose, oui, cela m'attriste ! Quand je vous vois tous rentrer chez vous, le soir, après avoir modelé le vide, j'ai envie de pleurer. Que cherchez-vous ? Rien. Ne pensant qu'à vous, sans imaginer un instant que d'autres ont souffert pour vous permettre aujourd'hui de faire mûrir ce monde dans le confort duquel vous oubliez de vous voir les uns les autres... Oui, au siècle dernier, encore, de grands personnages ont changé le cours de l'histoire. Peut-être vous dites-vous : 'Mais quelle idée, je ne suis personne, je ne peux pas changer ce qui est là. Vous avez tort : c'est là une réflexion d'adulte qui vous emprisonne et qui vous contraint chaque jour à rester là où vous êtes, à mener votre vie sans réfléchir. Mais vous, enfant, vous y avez cru ! Car changer le laid est un jeu d'enfant, oh ! à quel point vous êtes capable de changer le monde ! Où est l'enfant en vous, Cyriaque ? Ne mourrez plus, Cyriaque, vivez ! Vivez, Cyriaque ! »

Et elle se tait.

Et moi, je ne dis rien.

Je n'ai rien à dire. Je n'ose franchir le mètre qui me sépare de cette femme. Les secondes passent à la vitesse de la lumière. Alors que le vent se lève, c'est là que j'entends encore ce petit son régulier. « Pom pom, pom pom ! » Ce son si particulier qui me donne envie de sauter en l'air ; j'ai presque l'impression qu'il vient de cette douce inconnue... Mais je n'en peux plus : dans un dernier élan de courage, je franchis ce petit mètre qui me sépare de mon âme d'enfant... Lui prenant les mains, je me mets immédiatement à danser avec elle.

Les plus belles minutes de ma vie semblent pour la première fois s'écouler à la vitesse de millisecondes, si bien que, bientôt, l'on sent que le chant approche de la fin, brisant ce moment si précieux, cet instant de folie douce.

Alors la femme me lâche doucement et me lance, à demi-mots : « N'oubliez jamais ! » Et elle s'éloigne avant de... oh ! mon Dieu, elle a disparu, subitement. Je cours vers le lieu d'où elle est partie : rien ni personne...

Cette fois, c'est certain, oui, j'ai été victime du plus mesquin des maléfices... Mais je ne peux plus réfléchir, non, je ne peux plus rien faire...

*Pom pom, pom pom...*

*Le lendemain, je me réveillai à l'hôpital, sans nul souvenir et avec un mal de crâne fulgurant. On m'apprit que j'avais été emmené après m'être évanoui, étant alors dans l'ivresse la plus totale. La seule chose que personne ne remarqua et que je ne m'expliquais pas était ce petit bout d'étoffe de soir bleue, enveloppant l'un de mes doigts.*